

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE
UTILE DULCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 1^{ER} JANVIER, 1835. N^O 6.

ADRESSE

A MESSIEURS NOS ABONNÉS,
POUR LA NOUVELLE ANNÉE
1835.

Le tems qui dans son vol emporte les années,
Et de tant de mortels tranche les destinées,
A chacun des humains retranche dans ce jour
Douze mois d'existence effacés sans retour.
Et l'on se réjouit et l'on se félicite !
Quand vers l'éternité le tems nous précipite !
Hélas ! dans la saison qui vient de s'écouler,
Combien de pleurs amers nous avons vu couler !
N'a-t-on pas vu grand Dieu ! ce fléau si terrible
Dépeupler nos Cités par son aspect horrible ?
Ce Monstre sans pitié, ministre de la mort,
Qui de tant de mortels a terminé le sort,
En passant par l'Irlande, a travers l'onde amère,
Vint pour nous accabler, des confins de la terre.
Il attaque en tous lieux et le faible et le fort
Et porte dans les cœurs l'épouvante et la mort,
Combien de fois vit-on sa fureur meurtrière
Se plaire à dévorer une famille entière ?
Dans ce jour où chacun court présenter ses vœux
Aux amis qu'en son cœur il craint de voir heureux,
Sous le toit désert d'un ami véritable
Fera naître un soupir sur son sort déplorable.
En vain l'on cherchera ce regard gracieux,
Qui d'un sincère ami flatte si fort les yeux.
Ces habitans naguère, animés par la joie,
Du monstre dévorant sont devenus la proie.
A peine douze mois se sont-ils écoulés,
Depuis que sous ce toit, des amis assemblés,
Et de leur joyeux hôte environnant la table
S'abreuvaient à longs traits d'un nectar délectable :
S'on épouse charmante ajoutait au plaisir
Et du bonheur de tous elle semblait jouir.....
Ces hôtes si chéris sont mort dans la même heure
Et n'ont plus aujourd'hui qu'un tombeau pour demeure.
..... Mais je m'arrête ici, car si j'en crois mon ton,
Au lieu de compliments, je débite un sermon.
Pardonne-moi, lecteur, car mon âme froissée
Guidait ma triste plume et forçait ma pensée.
Je vais changeant de ton, de langage et d'objet,
Ramener les esprits à mon premier sujet.
Le premier jour de l'an !... puisse ce jour de fête
Procurer à chacun tous ce qu'on lui souhaite ;
Puisse les vœux formés pour le commun bonheur
Être pleins de franchise, et dictés par le cœur !
Mais de l'esprit humain duplicité coupable !
Combien tu pervertis cette coutume aimable !
Ce jour si solennel, jadis si vénéré,
N'est que trop au mensonge aujourd'hui consacré.
Cet ami prétendu, qui vient d'un air aimable
Vous présenter ses vœux pour un bonheur durable,
Tourmenté du démon de la rivalité,
Déteste dans son cœur votre prospérité ;
Cet autre, à l'air ouvert, à la mine empressée
Prend le mensonge en croupe, en faisant sa tournée.
Lecteur si j'ai montré la triste vérité,
Vous n'en croirez pas moins à ma sincérité,

Lorsque L'IMPARTIAL de sa reconnaissance
Vient, dans mes faibles vers, vous donner l'assurance
Vous qui pour ce journal faites si généreux,
C'est à vous qu'en ce jour, nous présentons nos vœux.
Puisse vous un jour contant de votre ouvrage,
Dire voilà le fruit de notre patronage.
Puisse chacun de vous satisfait de son sort,
Après un doux voyage, arriver à bon port.
Puisse vous toujours malgré la noire envie,
Jouir des agréments qui charment notre vie.
Permetts qu'en terminant, j'ajoute, cher lecteur,
L'ardant vœu que j'émetts du profond de mon cœur :
Puisse le Canada, libre, heureux et tranquille,
Ecarter de son sein la discorde civile.

MELANGES.

LE MONSTRE.

Je suis l'ainé d'une famille nombreuse,
distinguée par son rang et par sa fortune.
Mes frères sont tous beaux et d'une taille élé-
gante ; mes sœurs charment les regards.
Pourquoi suis-je donc le seul contrefais, hi-
deux, jeté au milieu de cette sphère brillante,
comme une discordance dans l'harmonie de
la création, une malédiction animée, un objet
d'horreur et de dégoût ?

L'amour ! maudit soit ce monde dont je
suis l'effroi et le rebut ! l'amitié prend la
fuite à mon aspect ! la pitié même, après un
généreux effort, se détourne en frémissant !
Je rencontre partout le rire du mépris ou le
tressaillement de l'effroi ; chacun de mes pas
tend à un abîme, et pour moi la vie n'a que
des poisons !

A ma naissance, la nourrice qui m'était
destinée refusa de me donner son sein ; ma
mère m'aperçut et perdit momentanément
la raison ; mon père me condamna comme
un monstre indigne de vivre. Les médecins
m'arrachèrent à la mort. Maudits soient-ils
pour cette œuvre cruelle ! Une femme, elle
était vieille et isolée, eut pitié de moi, me
reçut et m'éleva. Je grandis ; le besoin d'ai-
mer se fit sentir avec violence. J'aimai tout
ce qui s'offrait à ma vue ; la terre, l'herbe
fraîche, l'insecte qu'elle abritait, la bête sau-
vage ! — tout, depuis l'animal qui broutait à
mes pieds jusqu'à l'homme créé pour con-
templé le ciel, et que ma vue épouvante ;
depuis l'être le plus abject jusqu'au plus no-
ble, je les aimai tous ! — Je m'agenouillai de-
vant ma mère en la conjurant de m'aimer ; —
elle frissonna ! J'allai vers mon père ! — il me
repoussa avec horreur ! Mon chien même,
et j'avais choisi le plus hideux, mon chien
me craignait et s'enfuyait à ma vue. Re-
poussé de toutes parts, je vécus isolé et tri-
sérable, tel que le reptile dans le sein de la
pierre où il naquit.

Banni du commerce des hommes, je me
livrai à la contemplation des beautés de la
nature. La terre me révéla toutes ses mer-
veilles, et les écrits des sages me livrèrent
leurs précieux trésors.

Alors je résolus de voyager. Je cherche-
rai, me dis-je, d'autres parties du globe,
d'autres hommes qui n'auroient pas été créés
à cette orgueilleuse ressemblance de Dieu
et des anges. Je dis adieu au seul être qui
s'intéressait à moi, à la femme qui m'avait
recueilli : elle était devenue aveugle et im-
bécile ; elle ne dédaigna pas d'étendre sa
main tremblante sur ma tête difforme ; elle
me bénit ! mais elle ne put s'empêcher d'a-
jouter : Plut à Dieu que jamais tu ne fusses
sorti du néant ! Un mre sardonique m'é-
chappa, et je m'élançai loin de sa demeure.

Un soir, après avoir marché toute la jour-
née, je me trouvais au sortir d'un bois près
d'une jolie maison rustique entourée d'une
haie épaisse et fleurie. J'entendis parler dans
le jardin ; c'était des voix de femme ! Je
m'arrêtai pour écouter : elles parlaient de
l'amour et des qualités qui le font naître.
L'une d'elles prononça ces paroles dont le
charme vint doucement résonner sur mon
cœur : " Non, ce n'est pas la beauté qui
attirera mon choix. Je veux du génie et de
l'amour, le reste est nul à mes yeux. — Vous
ne pourriez cependant, dit une autre per-
sonne, aimer un monstre, fut-il même un
prodige de sentiment et d'intelligence. — Je
sens que je le pourrais, répondit la douce
voix ; oui, si je connais bien mon cœur,
il s'attacherait passionnément à un homme
doué de qualités éminentes, quelle soit sa
difformité.

Cet instant décida de mon sort. Je me
cachai dans les bois qui environnaient sa ne-
meure ; je partageai la caverne des bêtes sau-
vages, et j'y passai mes jours dans les rêves
d'une passion délirante. Aussitôt qu'une
ombre protectrice pouvait me soustraire aux
regards, je me rapprochais d'elle, je veillais
sur chacun de ses pas, je me glissais sous le
feuillage pour entendre encore sa douce
voix ; je passais les nuits entières, couché
sous la fenêtre de sa chambre, et souvent
une musique tendre et plaintive interrompit
son sommeil.

Je lui appris dans mes vers et dans mes
lettres que j'avais entendu sa conversation ;
je lui répétai cent fois que j'étais plus hideux
que le démon fantastique enfanté par l'ima-
gination en délire d'un sauvage du nord ;
mais je lui dis aussi que je l'adorais, qu'elle
seule était pour moi toute la nature ! et
ma voix avait une douceur et une harmonie
qui semblaient démentir l'aveu de ma dif-
formité.

Elle me répondit ! sa réponse créa autour
de moi un monde nouveau et enchanté